

Le monde est mon pays

André Brugiroux
avec Jérôme Bourguine

Avant-propos

Oui, c'est vrai, j'ai désormais réalisé mon rêve d'enfant : j'ai vu *tous les pays du monde* ! Et pourtant, à 78 ans bien sonnés, je continue de voyager. Cars certains recoins perdus de la planète et un certain nombre de « points d'intérêt » que j'ai, jadis, ratés par manque d'information m'attirent et m'intriguent, me narguent pour ainsi dire, certains même m'aimantant littéralement.

Aujourd'hui, on ne rate rien ; on a tout vu avant d'y aller. Mais comment imaginer l'omniscient père Google en 1955 quand j'ai démarré. Il a été capable de me refiler récemment une douzaine de recettes du « bœuf-carottes » alors que le célèbre Einstein en personne n'en avait pas la moindre idée ! En ce temps-là, il faut se souvenir, le père de l'auteur du *Guide du routard* venait à peine de naître !

Ainsi, cela fait des années que je souhaite me rendre sur l'archipel « interdit » des Chagos, au milieu de l'océan Indien. Interdit pour quelle raison ? Parce que l'une des îles, la plus grande de l'archipel d'ailleurs, Diego Garcia, est devenue une formidable base militaire américaine au cours des années 1960, durant la guerre froide, pour contrecarrer le trafic des sous-marins nucléaires soviétiques dans la région.

Cette base représente toujours une case active de leur dispositif militaire stratégique. C'est de là que les Yankees ont bombardé l'Afghanistan et l'Irak, par exemple. De temps à autre, des tourdumondistes de passage entre la Thaïlande et les Seychelles y font accoster leur voilier pour faire le plein de flotte et cueillir quelques citrons, c'est vrai.

Mais faut tomber dessus, bien sûr ! L'année dernière, une agence de voyages sise à Madagascar m'a bien proposé de m'y emmener avec son trimaran. Mais je ne disposais pas des 12 000 euros que ces « gentils organisateurs de croisières exceptionnelles » me réclamaient et, pour plagier le général de Gaulle, *ce n'est pas à 78 ans que je vais commencer une carrière de touriste nanti* !

Je préfère, pour ma part, m'en remettre à ma Bonne Étoile pour concrétiser, à moindres frais et à ma façon à moi (se débrouiller seul ET compter sur l'Autre), ce dernier rêve et ainsi compléter le Grand Rêve éveillé auquel j'aurai finalement consacré mon existence entière : voir tous les pays du monde, certes, mais, surtout, rencontrer tous ses habitants !

C'est vrai que, sur les Chagos, il n'y a plus d'habitants depuis 1972 (des gens de langue française, soit dit en passant) puisque les Américains ont exigé leur évacuation complète par les Anglais pour rester peinards avec leur quincaillerie militaire ! Je ne peux donc pas appeler ce groupe de 59 îles tropicales un pays puisqu'il n'y a plus âme qui vive, mais cela me chiffonne de laisser un blanc sur ma carte, même s'il ne s'agit que d'une simple zone administrative britannique !

Et il faut croire que cet astre, ma Bonne Étoile, qui au fil de mes nombreux périples n'a cessé de faire mentir le mot « impossible », ne s'est pas encore lassé de me venir en aide pour que je puisse accomplir ma légende personnelle jusqu'à son terme. Ainsi, tout comme pour l'Arabie saoudite il y a quelques années (l'épisode que je raconte au tout début de mon premier livre¹, les 37 ans d'attente pour la fameuse invitation, vous vous souvenez ?), j'ai reçu, il y a quelque temps, en réponse à l'une des bouteilles que j'avais jetées dans l'océan du Net, un courriel en provenance de l'île Maurice rédigé par un inconnu :

Bonjour, monsieur Brugiroux,

Je suis en train de finir de construire mon voilier pour ma retraite et j'effectuerai dans quelques mois une croisière inaugurale vers l'archipel des Chagos. J'ai en effet planifié de mettre le cap sur les îles Salomon et Perros Banhos, au nord de Diego Garcia, au printemps prochain. Cela vous tente-t-il de vous joindre à moi ?

Ce à quoi j'ai répondu illico :

Merci beaucoup pour l'invitation, ce serait magnifique. Mais, euh..., combien faites-vous payer le passage ?

Quelques heures plus tard :

Payer ? Allons donc. Pour vous, monsieur Brugiroux, ce sera gratuit !... Ce sera même un grand honneur de prendre à mon bord le pape des routards...

Alléluia !

Imaginez-vous : si j'arrive à me rendre de l'île Maurice aux Chagos en stop, le titre de « pape » ne me suffira plus !

J'aurai couronné ma carrière de la façon la plus glorieuse qui soit. Aux dernières nouvelles, le voilier est désormais prêt à m'embarquer. Mais, comme je n'ai pratiquement jamais rien obtenu ni réussi qu'avec des difficultés énormes sur le plancher des vaches, voici qu'apparaît la toute dernière : mon merveilleux skipper mauricien, Jean-Marc, n'arrive pas à obtenir son permis de haute mer !
Zut alors...

Résumé des épisodes précédents

Bonjour. Je m'appelle André Brugiroux et je suis né le *11 novembre (!)* 1937 à Villeneuve- Saint-Georges, en région parisienne. Le jour incidemment – je n'ai pas fait exprès – qui est celui de l'Armistice. Enfant élevé dans les malheurs et les décombres de la guerre, puis dans l'énorme chantier de la reconstruction, l'aile d'un rêve immense, l'aile d'un rêve *impossible* pour le fils de petit ouvrier que j'étais et à une époque où l'on ne voyageait pas, est venue me caresser lorsque j'étais encore tout jeune : *voir tous les pays du monde !*

Alors, sans avoir encore la moindre idée de la manière dont j'allais m'y prendre, sans bien même réaliser vraiment ce vers quoi je m'élançais ni, nous le verrons, sans avoir réellement conscience des motivations profondes qui me guidaient et me tiraient irrésistiblement vers l'avant, je me suis mis en route.

Nous étions alors en 1955, une époque où les voyages demeuraient le domaine réservé de quelques rares privilégiés fortunés. Mon diplôme de l'école hôtelière et 10 francs en poche (environ 1 euro), je suis parti apprendre l'anglais en Écosse. J'avais alors 17 ans et, ce que j'ignorais, c'est que je ne rentrerais à la maison que... 18 ans plus tard !

L'école hôtelière allait fort heureusement me mettre le pied à l'étrier. Les choses se sont enchaînées de façon logique et j'ai d'abord passé sept années à apprendre des langues européennes, car il y a un gros problème de communication de par le monde : Grande-Bretagne, Espagne, Italie, Allemagne, sans oublier les deux années de service militaire que ma Bonne Étoile, déjà active, m'a proposé, par l'intermédiaire d'un colonel habitant dans la même rue que nous à Brunoy, de passer au Congo. Rendu là et comme l'Union des républiques socialistes soviétiques (feu l'URSS) me refusait le visa de travail qui m'aurait permis d'accrocher à mon arc la dernière corde linguistique essentielle qui lui faisait défaut, j'ai décidé d'aller perfectionner mon anglais au Canada.

Et quel meilleur moyen de se perfectionner dans une langue que de travailler comme... traducteur ! Trois années durant, ne cessant de faire des allers-retours entre la langue de Shakespeare et celle de Molière, me jetant sur toutes les heures supplémentaires qui passaient à ma portée, je me suis constitué un certain petit magot, quelques milliers de dollars, le prix d'une 4CV Renault, et j'ai commencé à croire qu'après tout, il me serait possible, en faisant très attention à mes dépenses, d'effectuer un véritable tour du monde. Oh ! Ce tour du monde et des hommes, je l'imaginai alors de manière tout ce qu'il y a de plus classique : train, avion, hôtel... Du tourisme, quoi.

Et puis, un beau matin de 1967, j'ai fini par me lancer pour de vrai. J'ai sauté dans une voiture conduite par deux Canadiens désireux de sillonner l'Amérique latine. Nous ne sommes pas restés bien longtemps ensemble (la dernière fois que je les ai vus, ils me menaçaient avec le cric de la voiture !), mais ils m'ont aidé à accomplir le premier pas, le plus difficile, celui que j'avais tant de mal à faire seul. Ensuite ?...

Eh bien, ensuite, j'ai découvert MA manière de voyager, ma Règle d'or. Après quelques semaines merveilleuses passées à sillonner l'Amérique du Sud en compagnie de mes deux *compañeros*, Juan-José le Mexicain et Jennie l'Américaine, un soir que je faisais mes comptes du côté de Punta Arenas, j'ai découvert qu'au cours du mois qui venait de s'écouler à travers la Patagonie, je n'avais dépensé... qu'un unique petit dollar chaque jour. Un seul dollar par jour ? Mais alors : EURÊKA !!! Ainsi donc, si je continuais de voyager de la sorte, c'est-à-dire, en n'utilisant QUE le stop comme moyen de transport (voiture, train, bateau, avion, tout devait y passer), en ne dormant JAMAIS à l'hôtel et en mangeant COMME la population locale, eh bien, avec les 4000 dollars qu'en bonne

abeille ouvrière j'avais laborieusement mis de côté durant ces 3 années, eh bien..., eh bien..., cela devenait possible : j'allais pouvoir voir TOUS LES PAYS DU MONDE !!!

Et j'ai bien failli réussir. Ce premier périple au cours duquel je parcourus 400 000 kilomètres à travers 135 pays sur tous les continents se prolongea jusqu'en 1973, époque à laquelle, terriblement affaibli par une dysenterie sévère, je fus contraint de céder à la raison du plus faible et de me rapatrier en France. Je pensais alors l'aventure finie, le Grand Rêve, en partie seulement réalisé, définitivement kaput.

Mais pas du tout. C'était sans compter ma Bonne Étoile et cette *conspiration secrète de l'univers tout entier* (si chère à l'écrivain Paulo Coelho) qui se met au service de ceux qui accomplissent leur légende personnelle.

Quelques mois après mon retour, parce que j'avais écrit un livre racontant mon aventure (*La Terre n'est qu'un seul pays*, dans la fameuse collection *Vécu* chez Robert Laffont, l'époque) et réussi – miraculeusement, nous le verrons – à monter un film à partir des séquences filmées tout autour du monde avec ma caméra super-8, les bahá'ís, la famillespirituelle que je m'étais trouvée en chemin (car ma quête personnelle était avant tout spirituelle, bien sûr, comme je le découvris sur ma route), les bahá'ís, donc, dont je m'étais rapproché parce qu'ils proposaient exactement ce qui me trottait en tête depuis toujours, c'est-à-dire un plan pour établir la paix dans le monde, me proposèrent d'effectuer une tournée de conférences à travers le Canada pour y exposer le message de paix que je ramenaient dans mes bagages.

Quand cette tournée toucha à sa fin, comme par hasard, elle trouva à se prolonger sur plusieurs îles des Caraïbes.

Et c'est là, en Martinique, au moment de quitter l'avion, lorsque j'entendis l'hôtesse dire de sa voix engageante : « Les passagers qui se rendent en Guyane sont priés de rester dans l'avion », que mon sang ne fit qu'un tour : la Guyane ! Cayenne, le bague, les îles du Salut, Papillon... Bon sang, il fallait absolument que je découvre la Guyane ! La drôlesse m'avait remis des fourmis dans les jambes. Je ne pouvais pas quitter cette vie sans avoir découvert la Guyane. Il fallait absolument que je trouve un truc pour découvrir la Guyane et..., et tous les pays que je n'avais pas encore vus !

Durant les 30 années qui suivirent, à raison de 6 à 8 mois par an passés hors de France, en me partageant entre projections -conférences (mon nouveau gagne -pain !) et excursions personnelles, je complétais peu à peu mon puzzle planétaire et achevais mes humanités. Mon rêve se nourrissait désormais de lui-même : j'avais trouvé le moyen de voyager en... racontant mon voyage ! Jusqu'à ce jour de 2008, donc, où, découvrant enfin, à l'occasion d'un énième « miracle », cette Arabie saoudite interdite aux touristes (j'y avais déjà « posé le pied » en escale, mais, pour moi, cela ne compte pas), je pus me retourner vers mon passé lointain et m'adresser à l'enfant que j'avais été pour lui dire : « Ça y est, fiston, tu l'as fait. Tu as vu TOUS LES PAYS DU MONDE ! » (Et même tous les territoires géographiques, ce qui fait un paquet de contrées en plus, la Polynésie, par exemple, administrativement française, n'ayant, à mes yeux, pas grand-chose à voir avec l'Hexagone.)

Alors, voilà, dans *L'Homme qui voulait voir tous les pays du monde*, je vous ai raconté comment les choses s'étaient passées. Mais je n'ai pas non plus tout raconté. Impossible, il y a tant à dire. J'ai simplement déroulé le fil sinueux de mon odyssee personnelle sans trop entrer dans les détails ni m'attarder sur *l'autre* voyage – le voyage intérieur. Car, ainsi que l'ont martelé de nombreux penseurs : à quoi bon partir au bout du monde si c'est pour en revenir inchangé ?...

À présent que nous nous connaissons un peu, j'aimerais vous dire quelques mots sur la manière dont j'ai personnellement vécu cette folle aventure, vous entretenir de mes compagnons de route les plus fidèles : la Volonté, sans laquelle, rien, dans aucun domaine, n'est possible. La Peur, seul véritable ennemi de l'homme et son plus fidèle garde du corps, pourtant. Cette Solitude volontairement choisie qui m'a tant de fois fait souffrir, mais qui m'a également obligé à me rapprocher constamment de l'Autre, mon frère humain croisé en chemin. Et qui m'a également permis, forgé à l'épreuve du feu de cette longue solitude, de devenir quelqu'un sur qui je pouvais compter, quoi qu'il arrive, définitivement. La Providence, bien sûr, autre nom de ma Bonne Étoile, sans laquelle je ne serais plus là depuis longtemps pour vous parler. Et puis la Route, tout simplement, cette manière de voyager (entre -temps devenue « mythique » pour toute une génération) que j'ai adossée à ma Règle d'or et à une pratique exclusive du Stop qui se révéla être (on y dépend entièrement des Autres, mais également, et avant toute chose, de la manière dont on se présente à eux), un grand maître de sagesse. Et puisque les grands mots sont lâchés, nous finirons par la dimension spirituelle de mon inlassable quête, dont nous découvrirons sans réelle surprise qu'elle habitait, depuis le tout début, l'enfant

traumatisé par la guerre que j'ai été et qui se demandait en son for intérieur, sans encore le formuler consciemment, bien sûr, si la paix entre les hommes serait un jour possible. C'est pour cela qu'il voulait voir tous les pays du monde, pour cela qu'il voulait rencontrer tous les hommes, pour répondre à cette unique question qui le taraudait depuis une certaine nuit de bombardements à Villeneuve-Saint- Georges : *La paix entre les hommes est-elle possible ?* Et je suis plutôt satisfait de la réponse qu'il a trouvée en chemin : *Elle est inévitable !*

En route...